

François Curlet, *Egg's car (american dino)*, 2003.
 Courtesy galerie Air de Paris, Paris.
 © Marc Damage.

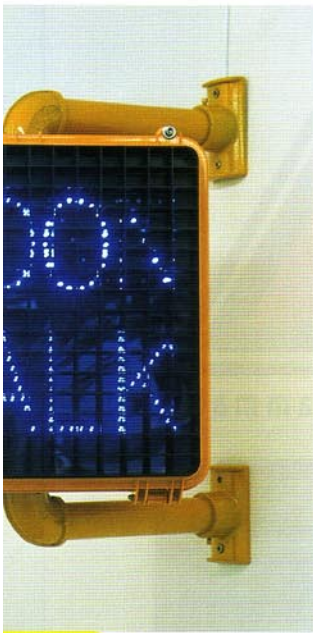
François Curlet, *Moonwalk*,
 Courtesy galerie Air de
 © Marc Damage.

FRANCOIS

Quand il leur proposa d'organiser un spectacle avec danseurs de claquette déguisés en personnages de *South Park*, François Curlet ne se faisait pas trop d'illusions. Même si les gens d'Hermès lui avaient passé commande d'un projet, ils ne laisseraient pas Kenny et sa bande de péteurs entâcher l'image de la marque. Pourtant, il n'y avait pas de quoi monter sur ses grands chevaux : après tout Vuitton fait bien le bonheur de toutes les tassetés, en taguant leurs sacs au blanco. Et puis, c'était moins affaire de provocation que de mélange des genres et de brouillage des banlieues américaines. Avec ce *South Park*, la jeunesse trash des quartiers sud s'invitait d'un coup dans les beaux quartiers. Du Nord au Sud, l'œuvre de François Curlet ne s'arrêta dans ce cul-de-sac marketing. Au lieu des sales mômes, il greffa sur les boîtes Hermès une petite boussole, et intitula la série *North Pack*. Ou comment, au sortir des boutiques Hermès, être sûr de retrouver sa zone résidentielle. De l'art d'enchaîner les épisodes autour d'un seul sac (de nœuds).

Pas un hasard donc, si l'artiste imagine dans son travail : « attraper des signes pour les presser ». Du logo « Nabisco » au « Swoosh » de Nike, réduit au sort d'une plante en pot, des boîtes de pop-corn, transformées en « Maracas » aux coupures de pubs qui viennent saper un film d'artiste (*Commercial Break*), le panier de la ménagère Curlet est bien rempli. Mais presser les signes, c'est quoi au juste ? Peut-être les agglomérer dans le panier, autrement dit les presser les uns contre les autres. À l'image de ces *Djellabas* Adidas ou Fila, vraies-fausse aberrations culturelles, ou même le longboard profilé dans une souche en bois massif qui fait virer de bord le surf et sa sacrosainte attitude écolo-spirituelle : avec ce Surf canadien, c'est un peu *Dark Blue II*, au fin fond de la forêt.

Mais ce genre de glissades d'une culture à l'autre ne va pas chez Curlet sans une certaine manière d'amaigrir les codes, de les réduire, comme on réduit une sauce, ou, à nouveau, de les presser. Un peu à la manière des grands conceptuels américains, les



2003.
Paris, Paris.



François Curlet, *Djellaba Fila*, 1998.
Courtesy galerie Air de Paris, Paris.



François Curlet, *Coconut*, 2002.
fibre de verre, skaï, mousse, nylon, sable 330 x 250cm.
Courtesy Air de Paris.

CURLET

Dan Graham ou Michael Asher qu'il cotoya de loin lors d'une année passée à New-York. Sauf qu'eux atteignent en quelque sorte une sécheresse extrême à force de vider leurs travaux de toutes références au réel. Comme dit Curlet, « ils n'ont plus rien à presser ».

Lui tient au contraire à en garder sous le coude, en quelque sorte, à toujours regarder ce qu'il y a en rayon ou dans le voisinage : par exemple, en Belgique, où il réside à mi-temps, son intervention au Grand-Hornu n'a eu lieu qu'au prix d'une petite visite dans le voisinage, chez les ex-employés de l'usine qui a fermé ses portes pour rouvrir, quelques années plus tard, sous l'enseigne d'un musée d'art contemporain. Ces nouveaux voisins, chômeurs en plein quart-monde, ont donc vu débarquer François Curlet dans leur cuisine-salle-à-manger-salon qui voulait savoir si des cartes-visites personnelles au logo du Mac's ne les intéresseraient pas. Du coup à Hornu tout le monde a la carte.

Faire en sorte que l'espace et le champ de l'art reconnaissent au juste ce qu'il est : tel sont en partie les préliminaires que leur impose souvent Curlet. Il entretient de fait une histoire un peu ambivalente avec le white cube. Par exemple il le dote en 1990 d'un petit « chapeau d'architecte », un chapeau jaune qui pourrait aussi bien passer pour une sculpture. Suspendu en l'air, avec une structure métallique, l'accessoire signale en creux que l'endroit est hanté par l'ambition de son concepteur, qui visiblement ne s'est pas résolu à quitter tout à fait les lieux. Et l'artiste révèle ainsi ironiquement la présence à ses côtés de bien d'autres spectres. À commencer par celle des multinationales : le discret logo « Nabisco » vient ainsi corner une toile monochrome réalisée en 1989. Accroché dans un angle du white cube, la pièce désigne ainsi l'espace d'expo comme un type de packaging parmi d'autres. Un emballage frappé du sceau de l'efficacité. Que François Curlet avoue préférer cet espace à d'autres moins « neutres » ne l'empêche donc pas de

signaler l'artificialité de cette neutralité et surtout de rabaisser quelque peu sa prétention : le monde de l'art est un monde parmi d'autres, et n'est exonéré d'aucunes des contingences sociales ou économiques. Même Ann Lee, l'anti-manga vraie-fausse-star est frappée dans la version Curlet de cette condition très triviale. Elle est le double animé d'une personne réelle, une fonctionnaire en congé sans solde, à qui l'artiste confie le soin, moyennant rémunération, d'écrire son journal intime. Et c'est ce texte qui fournit le scénario de l'épisode, *Ann Lee, écran témoin*. Marie-Pierre y raconte sa vie, et réfléchit à sa nouvelle condition d'employée salariée de l'art contemporain. Toutefois, impossible de faire de Curlet une espèce de père prolétaire qui n'aurait de cesse de réancrer l'art dans la « vraie vie ». Il suffit de citer son récent *Chaquarium*, ovni baroque, atterri cet été à Albi et extension délirante de sa *Coconut*. L'artiste se barre dans le monde de la « fable », et fabrique là un espèce d'abri anti-white-cube, un berceau toc et exotique, un douillet refuge pour le spectateur.

Avant d'exposer celui-ci à un cube blanc (presque) pur et dur. Et de mettre sa patience à l'épreuve. À la Galerie Air de Paris, en effet, le cube était presque parfaitement minimal, donc pas nécessairement excitant ou spectaculaire. Pas de quoi retenir en tous cas la foule pressée et distraite de la rue Louise-Weiss un soir de vernissage. Or, de temps en temps, une antenne s'élève d'un coin du cube. « Un truc à la Carpenter, comme s'en amuse Curlet, qui tente de rentrer en contact avec nous ». Une espèce de « ralentisseur » aussi qui obéit à un rythme d'outre-galaxie, et ignore la précipitation de ce monde. À côté, la cadence était battue à nouveau par un drôle de signal piétonnier qui indiquait une marche à suivre complètement lunaire, les mots *Moonwalk* s'affichant entre deux « Walk » et « Don't walk ». Farceur et félin, Curlet donne le mode d'emploi : avancez à reculons, avec la souplesse spatiale d'un break-dancer. ♦